

LA VIE QUOTIDIENNE A FOSSARD 1931 - 1945

Loin de la ville, notre quartier vivait au rythme lent d'un petit hameau entre les villas, l'école, l'épicerie Monti et la ferme Chalet.

Le boulanger apportait tous les jours le pain qu'il déposait sur la fenêtre grillagée que l'on pouvait atteindre depuis le perron de notre villa. On laissait la veille au soir le carnet sur lequel était inscrit ce qu'on voulait recevoir... un kilo de pain... quatre croissants... 300 grammes de pâte à gâteau.

On allait chercher le lait dans un bidon à couvercle à la ferme Chalet située à l'entrée du chemin Dupuy. Le fermier versait le lait de la traite à travers un filtre dans une grande boille placée devant la porte de l'écurie et y puisait une mesure calibrée en litre ou demi-litre pour remplir notre bidon. Le lait était encore chaud.

Plus tard, les Laiteries Réunies ont organisé la récolte du lait dans le canton et une « tournée du lait » passait chaque jour dans le quartier. Le laitier s'appelait Fritz, un suisse-allemand qui, après 35 ans à Genève, parlait encore un terrible charabia mâtiné de schwizerdütsch. Il arrivait avec son char tiré par un cheval. A l'arrière les boilles étaient alignées sur le pont et il avait un casier en bois pour conserver au frais le beurre et la crème entre des blocs de glace. Il débitait aussi des morceaux de glace pour ces petites armoires froides qui remplaçaient alors dans les maisons les frigos encore inconnus. Pendant la guerre 39-45, ma mère faisant reposer le lait dans une jarre à la cave pour en prélever, le lendemain matin, la crème qui était battue en beurre, une matière alors très rationnée.

Chaque semaine, un marchand de légumes faisait la tournée avec sa camionnette pour proposer des fruits, des salades et des légumes. Le jeudi, un poissonnier passait et ma mère achetait souvent une féra pour 4 francs ! Il y a même eu un épicier qui faisait aussi sa tournée avec un camion magasin. Il avait une épicerie à Grange-Canal où il a fait fortune, pendant la guerre, avec le marché noir !

Mais pour l'épicerie, nous allions surtout chez les Monti, des italiens qui avaient leur épicerie dans leur villa à deux pas de l'école de Conches. Ils l'avaient construite en 1930 avec le magasin et la cuisine au rez de chaussée et le reste de l'habitation au premier étage. C'était une vraie épicerie de campagne... à l'italienne où s'entassaient les produits pas toujours bien frais... et parfois périmés ! Ah les petits vers dans le chocolat !

Il y avait deux grandes vitrines à l'angle de la villa et on accédait au magasin par un escalier. La clochette sonnait chaque fois qu'on ouvrait la porte. Contre les vitrines se trouvaient les casiers de légumes et sur les autres parois des rayonnages surchargés de produits épiciers qui montaient jusqu'au plafond. Au milieu trônait un imposant comptoir vitré pour les fromages, la charcuterie et la machine à trancher. A droite enfin, près de la porte donnant sur la cuisine, il y avait un petit pupitre et le téléphone noir au mur.

Au son de la clochette, la « Mère Monti », comme on l'appelait, sortait de sa cuisine en traînant des pieds dans ses éternelles pantoufles. Elle avait toujours l'air de sortir du lit avec ses cheveux ébouriffés, sa tête ronde, ses grands yeux noirs, sa moustache naissante et ses robes- fourreau qu'elle ne changeait pas souvent mais les cachait par un tablier blanc de boucher.

Dès que les enfants étaient assez grands, les mères les envoyaient seuls faire les commissions avec une liste qu'ils donnaient à la Mère Monti. Elle remplissait le panier et allait ensuite au pupitre pour inscrire avec un énorme crayon mal taillé et une orthographe italo-française fantaisiste les prix de la commande dans un petit carnet bleu. Chaque famille avait son carnet empilé sous le pupitre et venait une fois par mois payer son dû. La Mère Monti ne connaissait même pas le nom exact de ses clients et, sur ses carnets, chaque famille était désignée par un repère connu d'elle seule écrit dans son charabia italo-français. Nous étions la famille « Deu enfen »... pour « deux enfants » bien sûr ! !

Le « Père Monti » n'apparaissait que pour monter sur l'échelle chercher un produit sur les derniers rayonnages ou bien recharger les étalages. Il cultivait les légumes du magasin dans son jardin ou bien faisait les livraisons à domicile. Il avait une énorme Fiat vert foncé décapotable dotée d'un grand volant en bois et un frein à main en laiton brillant placé à l'extérieur du côté du chauffeur ainsi qu'un klaxon trompette avec la poire en caoutchouc noir. C'était un véhicule impressionnant, très mussolinien et on imaginait bien le Duce, menton relevé, debout à l'avant, une main sur le pare-brise et l'autre tendue dans le salut fasciste.

Le facteur faisait à vélo deux tournées par jour !!!... à 9 heures et à 16 heures. Il n'y avait presque pas de circulation dans le chemin de Fossard qui était en terre battue et n'a été goudronné qu'en 1936 ou 37. C'était un terrain de football ou de hockey idéal pour les enfants du quartier. Quartier tranquille donc et même sûr. On ne fermait jamais la porte de la loggia, même pendant la guerre car il n'y avait plus de vols ou de brigandages.

C'était encore l'époque des colporteurs ou marchands ambulants qui allaient de maison en maison pour proposer divers produits utiles pour les ménages. Passaient aussi l'aiguiseur, le vitrier et bien sûr le ramoneur avec son chapeau tube noir.

Je me rappelle surtout les deux frères slovaques qui venaient régulièrement deux fois l'an proposer des tapettes à tapis en rotin, des brosses, balais, cirages, ciseaux, ficelles, boutons, aiguilles et fil à coudre. Ils faisaient leur tournée à pied en portant tout leur matériel sur les épaules avec un ingénieux système de courroies, crochets et sacs qui les faisaient ressembler à un porte manteau surchargé. Quand il pleuvait, ils protégeaient leur matériel sous une immense pèlerine noire. C'étaient deux petits hommes presque sortis d'un conte de fée, très charmants et toujours polis. Leurs visages ronds aux pommettes saillantes s'éclairaient d'un sourire malicieux souligné par leurs grosses moustaches paysannes. Avec leur petits chapeaux mous noirs, ils avaient pour nous un petit air exotique et tzigane. Ma mère leur achetait toujours quelque chose et avait été très touchée par leur visite alors qu'elle était enceinte de mon frère. Ne faisant aucune allusion à son état pendant qu'elle leur achetait du fil à coudre, ils ont simplement, au moment de partir, soulevé leur chapeau et dit : « Que Dieu bénisse votre enfant ! ».

En 1939, lors de l'occupation des Sudètes par les Allemands, ils sont passés une dernière fois et, les larmes dans les yeux, nous ont dit qu'ils rentraient au pays. Nous ne les avons jamais revus.

Quelques mois plus tard la guerre éclatait. L'annonce de la mobilisation générale reste un souvenir très vivace.

Le 3 septembre 1939, en fin de matinée, le crieur public est arrivé à vélo et s'est arrêté au croisement des chemins de Fossard et de la Paumière. Il a longuement battu le tambour pour alerter les habitants qui se sont réunis autour de lui. Il a lu le communiqué du Conseil Fédéral et les ordres de mobilisation. Après son départ, les voisins ont longuement commenté la décision puis chacun est rentré dans sa maison. Les hommes ont sorti du grenier leur équipement militaire et ont commencé de se préparer. Je me vois encore aidant mon père à rouler sa capote militaire. Le lendemain matin, sur le bord du chemin de Fossard, nous avons suivi du regard les soldats du quartier qui s'éloignaient fusil à l'épaule pour aller prendre le tram.

Une autre époque commençait.